

Études littéraires africaines

Présentation

Catherine Mazauric



Awa : la revue de la femme noire, entre presse et littérature
Numéro 47, 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1064753ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/1064753ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)
2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Mazauric, C. (2019). Présentation. *Études littéraires africaines*,(47), 63–66.
<https://doi.org/10.7202/1064753ar>

PRÉSENTATION

Léonora Miano s'est taillé avec son œuvre – aujourd'hui près d'une dizaine de romans souvent primés, des nouvelles, des « écrits pour la parole »¹ et des essais – une place à part dans le paysage littéraire, aussi bien en France où elle est une auteure reconnue que dans la littérature africaine francophone où elle représente déjà une référence. Cette œuvre plurielle fermement campée sur deux continents, et qui ne cesse d'ouvrir de nouvelles voies au fur et à mesure qu'elle se déploie, jette aussi des ponts depuis et vers la culture noire américaine savante et populaire, dont L. Miano rappelle qu'elle lui est familière depuis l'adolescence. Elle porte ainsi le débat français, souvent engoncé dans des problématiques nombri-listes dont l'insignifiance consterne, à s'ouvrir à d'autres scènes de questionnement, à écouter d'autres voix, prendre en compte d'autres points de vue. Et ce, sans amabilité outrancière : on nous pardonnera ce cliché de l'œuvre « dérangement », car force est de reconnaître que l'œuvre de L. Miano a tout pour déranger, et que ce dérangement est salutaire.

Deux aspects principalement ont été étudiés jusqu'à présent dans les livres de la romancière : l'investigation des histoires et mémoires des Africains subsahariens et des afro-descendants – allant de pair avec le questionnement de leurs identités – d'une part, et, à travers des personnages de femmes aussi puissants qu'ambivalents, l'exploration du féminin d'autre part. D'une certaine manière, le présent dossier conjoint ces deux approches : il met l'accent sur la question du genre et l'exploration, contemporaine et anté-coloniale, en Afrique comme en diaspora, de ses formulations multiples et constantes reformulations. Sur ce point, celle qui ne veut pas se définir comme féministe préfère d'ailleurs s'intéresser à ce qu'elle nomme une « reconstruction sensible de la masculinité »².

À cette première conception du genre comme *gender*, le dossier ajoute l'aspect des genres artistiques et littéraires dans leur perméabilité mutuelle : l'on sait – cela a été maintes fois souligné par

¹ Avec *Écrits pour la parole* (Paris : L'Arche Éditeur, 2012, 73 p.), Léonora Miano donne des textes faits pour être dits à la scène sans pour autant relever du théâtre.

² « Le monde ne t'attend pas, il faut que, toi, tu t'attendes », déclare-t-elle dans un entretien avec Virginie Despentes : LAFFETER (Anne), SARRATIA (Géraldine), entretien mené par, « Dialogue Léonora Miano / Virginie Despentes », *Les Inrockuptibles*, n°1121 (*Virginie Despentes, rédactrice en chef*), mai 2017, p. 36-41 ; p. 39.

différents critiques – que c’est une parole de jazz que L. Miano fait entendre dans toute la part afropéenne de son œuvre, et qu’avec d’autres romanciers et écrivains de sa génération, elle participe au renouvellement des formes littéraires dans un paysage de création alimenté par les pratiques artistiques de la parole. En somme, la fluidité des circulations stylistiques entre la voix et l’écrit est aussi l’une des clés permettant de saisir comment l’écriture romanesque réagence les représentations sexuées, redistribue les qualités, cherche à affranchir de conventions aliénantes et usées.

Pour envisager ce double « dérangement » des genres, les approches mobilisées par les jeunes chercheur·es dont les articles composent ce dossier sont plurielles, affirmant l’intrication étroite de l’intime et du politique. Elles recourent en partie celles que convoque L. Miano elle-même : formes culturelles et œuvres de l’Amérique noire, revendications proprement politiques du *black feminism* américain des années 1970-1980³, et, pour ce qui est du genre dans les contextes africains et afropéens, dimension intersectionnelle des oppressions, contestation des normes au profit d’une nouvelle conception plus fluide des « performances de genre ». Elles s’inspirent également du positionnement adopté par celle qui « habite la frontière » en ses multiples occurrences, ce sans céder aux sirènes émoussées d’un métissage qu’elle récuse.

Les premiers articles du dossier rendent compte du dialogue indirect qu’entretient l’œuvre fictionnelle avec la nébuleuse des féminismes africains et *afro*. Parmi les auteures de la génération littéraire précédente, Calixthe Beyala a incarné, dans ses livres comme à travers sa présence publique et médiatique, un féminisme africain peu démarqué, voire simple déclinaison de ce que l’on dénomme parfois aujourd’hui le féminisme « *mainstream* ». En étudiant, dans *Contours du jour qui vient*, deuxième roman de L. Miano, la figure de la « mauvaise mère » en contrepoint avec le personnage de la mère dans *Femme nue, femme noire* de C. Beyala, Marion Coste (Université Sorbonne nouvelle) appréhende celle-ci comme le symptôme et le symbole d’un désordre social beaucoup plus large. Elle l’envisage aussi selon des perspectives empruntées respectivement à Rangira Béatrice Gallimore et Elsa Dorlin, la première identifiant cette « mauvaise mère » à une figure patriarcale tandis que la seconde

³ Sur ce point, voir notamment : BURNAUTZKI (Sarah), « Transferts de pratiques militantes et circulations littéraires des critiques *black feminist* dans le contexte francophone », in : BRIDET (Guillaume), BRINKER (Virginie), BURNAUTZKI (Sarah), GARNIER (Xavier), dir., *Dynamiques actuelles des littératures africaines*. Paris : Karthala, 2018, 293 p. ; p. 75-91.

propose plutôt d'y lire une riposte afro-féministe au stéréotype de la femme noire fruste et violente.

De son côté, Johanna Montlouis-Gabriel (North Carolina State University) rappelle qu'en littérature comme dans la société, le cheveu noir ou métis revêt, nonobstant la futilité apparente du propos et au-delà de sa qualité de marqueur historique (« C'était la rude époque du gel dans les cheveux », écrit L. Miano dans *Crépuscule du tourment*⁴), une dimension politique. Le contrepoint choisi à *Blues pour Élise* et à une nouvelle de L. Miano située dans un salon de coiffure de l'Est parisien est celui d'une auteure à la lisière du journalisme, de l'activisme et des pratiques artistiques, Rokhaya Diallo.

Quant à Constance Vottero (Boston University), elle s'intéresse également à *Blues pour Élise*. Il s'agit pour elle d'aborder le traitement du genre chez L. Miano dans sa dimension intersectionnelle en le confrontant à l'appréhension qu'en a Chimamanda Ngozi Adichie dans son grand roman *Americanah*. S'intéressant à l'hétérogénéité des discours dans le roman – roman sentimental, partition de blues, blog, nouvelle, série télévisée –, elle montre comment le jeu d'échos créé entre les œuvres contribue plus largement à « ébranler le système d'oppositions qui régit nos schèmes de pensée ».

La lecture privilégiée par Vanessa Ndi Etondi (Université de Bergen) passe d'abord par le prisme de l'idéologie : la confrontation de *Crépuscule du tourment* avec l'« *africana womanism* » de Clenora Hudson-Weems permet de comprendre comment L. Miano peut tout à la fois se démarquer du féminisme et retracer des parcours féminins d'émancipation. Au-delà de ce qui peut apparaître comme une forme d'essentialisme stratégique au demeurant à discuter, l'article met en lumière l'importance qu'accorde L. Miano à l'existence d'identités sexuelles moins figées dans les cultures africaines précoloniales (point que développe également Thomas Murray) et à l'acceptation de l'homosexualité et de la bisexualité dans ces mêmes sociétés, au rebours de schémas stéréotypés.

C'est en procédant à une lecture croisée de Virginie Despentes et L. Miano que Marjolaine Unter Ecker (Aix-Marseille Université) étudie pour sa part comment toutes deux mettent en cause différentes formulations d'une « masculinité hégémonique ». S'il s'agit bien pour L. Miano de reconstruire sur de meilleures bases une masculinité initialement offensée, le propos consiste au-delà à proposer des espaces marginaux de réinvention de soi, où la norme

⁴ MIANO (L.), *Crépuscule du tourment 1 : Melancholy*. Paris : Grasset, 2016, 285 p.

centrale s'effrite au contact de modèles d'intégration du masculin et du féminin tant mythologiques que contemporains – L. Miano rappelant, comme Fatou Diome l'a fait en contexte sérère, que la divinité primordiale *bassa* est « homme et femme à la fois »⁵ et affirmant que cela constituerait un idéal pour elle.

Thomas Murray (Queen's University Belfast) entend quant à lui montrer comment la culture musicale, si présente à différents degrés dans l'œuvre de L. Miano, contribue à inscrire la masculinité noire dans un contexte transatlantique plus large. Grâce à la concomitance de représentations d'identités sexuelles variées, nuancées, mobiles, et à la présence de l'intermédialité comprenant plusieurs systèmes sémiotiques, le texte peut être approché comme le lieu de croisements dynamiques dont la musique forme l'élément structurel tandis que la question du genre dans l'Atlantique noir y devient l'objet d'interprétations plurielles.

Pour finir, Chloé Vandendorpe (Sorbonne-Université), qui s'intéresse également à l'intermédialité dans l'œuvre de L. Miano, prend appui sur le travail de Marc Augé pour définir une triple mutation : difficulté à penser l'Histoire du fait de l'apparente multiplication des événements, réduction de l'espace par pléthore d'images, individualisation des références. Afin de surmonter ces impasses de la surmodernité, la littérature emprunte à d'autres arts leur énergie pour trouver, dans leur énonciation même, des formes à ce qui ne parvient pas encore à se dire. Le jazz est la clé renouvelée de ce processus, en ce qu'il offre à l'écriture le double modèle d'une structure ouverte et d'une recréation perpétuelle à travers l'improvisation.

Entièrement composé d'articles de jeunes chercheur·es, ce dossier apporte ainsi un nouveau témoignage, sans souci d'exhaustivité (notamment quant aux écrits de Miano pour la scène), de la contribution de la littérature à l'invention singulière de manières d'exister et aux combats d'émancipation qui les accompagnent.

■ Catherine MAZAURIC⁶

⁵ LAFFETER (A.), SARRATIA (G.), entretien mené par, « Dialogue Léonora Miano / Virginie Despentes », *art. cit.*, p. 40.

⁶ Aix-Marseille Université, CIELAM.